

Cet après-midi, le premier ministre (M. Mackenzie King) a dit du commerce qu'il serait une des questions qui devront être étudiées à la conférence. Prenant ensuite la parole, le chef de la Fédération du commonwealth coopératif (M. Coldwell) a affirmé à son tour que le commerce est une question très importante. Cette déclaration m'a fait plaisir, parce qu'il fut un temps où mes amis de ce parti n'ont pas pris la même attitude que moi. Nous savons tous que le commerce normal n'est possible qu'en temps de paix. Il n'y aura pas de paix dans le monde tant que le commerce sera dirigé par les nations à leur propre avantage au moyen de restrictions imposées aux autres pays.

Il est généralement admis de tous les peuples qu'on ne peut réaliser l'harmonie et le progrès qu'en éliminant les barrières commerciales, les contingentements, les restrictions tarifaires afin que le commerce mondial puisse se faire librement d'un pays vers un autre. Il m'est très consolant, à titre de simple particulier, d'entendre tant de gens parler en ce sens et de savoir qu'ils voient enfin clair sur la question du commerce mondial. J'ai rarement prononcé un discours à la Chambre des communes sans préconiser le libre échange pour le Canada et pour l'univers.

L'Histoire nous a enseigné que les préparatifs de guerre débutent par une politique économique de circuit fermé. Chaque fois qu'un pays se prépare à la guerre, il commence par se suffire à lui-même afin de n'avoir rien à importer une fois le conflit déclenché. Si la prochaine conférence est capable de diriger le monde de façon que les pays n'aient pas le droit de s'entourer chacun de barrières commerciales, elle aura fait un grand pas pour nous garantir contre les guerres de demain.

Sur le chemin du retour, après avoir assisté à la conférence du désarmement, j'ai visité Milan. Etant étranger, j'ai cru bon de me rendre à la gare bien avant le départ du train. J'ai acheté un numéro de l'édition continentale du *Daily Mail* de Londres et je me suis installé dans un compartiment de huit places pour lire mon journal. Peu de temps avant le départ du train, sept voyageurs se trouvaient dans le même compartiment que moi. Ils parlaient italien et je ne pouvais comprendre ce qu'ils disaient. Enfin, j'avisai particulièrement un homme en face de moi. Il échangea quelques mots avec mon voisin et ils changèrent de place. Alors s'adressant à moi en excellent anglais, il me demanda si j'étais américain. "Canadien", lui répondis-je. — "De quelle partie du Canada?" — "De la Saskatchewan." — "De cette région où pousse le blé?" A ma réponse affirmative, il répliqua: "Etrange coïncidence, n'est-ce-pas?"

Ces sept hommes qui sont avec moi dans la voiture sont des marchands de blé de Gènes. Nous revenons d'une conférence tenue à Milan". Puis il ajouta: "Ne pensez-vous pas que nous sommes tous un peu fous?" "Je ne sais pas, lui dis-je; c'est possible, mais enfin pourquoi parlez-vous de la sorte?" — "Eh bien, vous venez d'un pays producteur de blé et, si je comprends bien, vous vous adonnez vous-même à cette culture". — "En effet". — "Ici, nous sommes des marchands de cette même céréale. Autrefois nous en importions du Canada par le port de Gènes 25 millions de boisseaux. Aujourd'hui toute importation a disparu. Il nous est impossible d'acheter votre blé et quant à vous, il vous est impossible de le vendre. Nous vous plaçons dans la même catégorie que les Américains." Il continua: "Les Etats-Unis frappent d'un fort droit de douane bon nombre des produits que nous leur exportons et notre pays a répliqué en frappant de douane les denrées que vous nous vendiez. C'est ainsi que nous sommes réduits, vous à ne pas pouvoir vendre votre blé et nous à ne pas pouvoir l'acheter. Et pourtant, Dieu sait ce que vaut notre pain en Italie à l'heure actuelle". Voilà un exemple des conséquences qui résultent de la guerre des tarifs.

De là, je me suis rendu en Angleterre, un pays qui a connu le libre-échange pendant quatre-vingt-cinq ans, qui, sous ce régime, est devenu l'une des principales nations commerçantes de l'univers et qui lui doit une grande partie de sa prospérité. En proportion de sa population, la Grande-Bretagne était la plus grande exportatrice au monde. Cependant, elle avait peu de matières premières; il lui fallait les faire venir de tous les coins du globe, les transformer puis les réexporter. Elle vendait aux pays protectionnistes. En Angleterre, où se pratiquait le libre-échange, les salaires étaient plus élevés que dans les pays voisins, où régnait la protection. Ses services sociaux étaient plus développés que ceux de tout autre pays européen, et cependant elle maintenait une bien plus grande partie de son propre marché que tout autre pays européen alors soumis au régime de protection. C'est elle qui transportait la majeure partie des produits d'autres pays et le transport de marchandises fait par ses navires, l'assurance qu'elle plaçait sur les cargaisons et le financement du commerce qu'elle pratiquait avec d'autres pays lui rapportaient d'énormes recettes. Une élection fut tenue en ce temps-là en Angleterre et le parti conservateur arriva au pouvoir imposant un tarif douanier pour la première fois depuis quatre-vingt-cinq ans. Le motif qu'il invoquait était que l'Angleterre avait plus de chômeurs qu'auparavant, que les affaires n'é-